

Peste : l'ébranlement des sociétés européennes

Etienne Anheim dans mensuel 510

juillet-août 2023

Peu de textes, presque pas d'images : la peste n'a guère été représentée. En apparence, elle ne produit pas de changements majeurs dans les structures sociales, qui résistent. Pourtant, la force du choc ébranla en profondeur et durablement les sociétés.

En 1967, dans son uchronie *La Porte des mondes*, Robert Silverberg imagine une Peste noire si terrible que l'Europe du XIV^e siècle, dévastée, aurait été colonisée par un Empire ottoman devenu l'une des grandes puissances du XX^e siècle, aux côtés de la Russie, du Japon ou de l'Empire aztèque. Cette « grande divergence » fictionnelle, érigeant la peste en tournant de l'histoire mondiale, est l'envers d'un miroir dont le reflet bien réel est connu : ce serait à partir du temps de la peste que l'Europe a commencé à étendre son emprise sur le reste du monde. S'interroger sur ce paradoxe montre que la peste est indissociable de ses effets à long terme sur les sociétés européennes, dont la mesure n'a rien d'évident.

Les liens familiaux rompus

Les récits de l'hécatombe elle-même sont d'autant plus frappants qu'ils sont peu nombreux. Depuis Avignon, en 1348, le musicien et chapelain Louis Sanctus de Beringen décrit la panique d'un monde où les liens familiaux et amicaux sont rompus par la terrifiante mortalité. Boccace situe le début de son maître livre, le *Décameron*, écrit entre 1349 et 1353 à Florence, à ce moment précis - quand les personnages fuient la ville en proie à la peste. Pour sa part, Pétrarque évoque ces bouleversements dans une lettre de 1351 à son frère Gherardo qui, seul survivant de son monastère chartreux de Montrieux, dans le Var, a dû enterrer de

ses mains tous les moines les uns après les autres pendant l'épidémie de 1348.

Face à l'énormité de l'événement, les mots manquent. Les images plus encore, comme l'a remarqué l'historien de l'art Millard Meiss dans son livre sur la peinture après la peste à Florence et Sienne, paru en 1951¹. Les effets de la peste sur la culture européenne de la fin du Moyen Age sont pourtant profonds. A propos de l'art, Georges Didi-Huberman a pu parler d'un « *malaise dans la représentation* » pour désigner ce moment décisif de retour sur l'héritage de la nouvelle peinture de Giotto, de Simone Martini ou des frères Lorenzetti, morts eux aussi de la peste qui sévit alors². Les artistes renouent avec des formes anciennes de hiératisme et de distance dans la figuration du divin. Dans la littérature, au-delà de leurs descriptions, c'est la forme même des oeuvres de Boccace et Pétrarque qui est bouleversée par la peste. L'épidémie est un point de bascule autour duquel la création se réorganise et prend un sens nouveau. C'est le moment où Pétrarque imagine les contours du premier cycle poétique et de la première correspondance de la modernité, *le Chansonnier et les Lettres familières*, tandis que Boccace pose la première pierre de la littérature réaliste avec le *Décaméron*.

Dans les archives des notaires

L'influence essentielle, mais indirecte, de la peste dans le domaine de la culture indique la manière dont la méthode historique peut se confronter à l'épidémie, à travers ses séquelles. Ainsi, dans les archives, si elle ne peut pas passer inaperçue, elle se donne souvent à voir de biais. Parmi les milliers de folios des registres de la Curie pontificale pour l'année 1348 conservés aux Archives du Vatican, il n'est à peu près jamais question de l'épidémie. Mais le Livre des officiers de la cour, qui enregistre la prestation de serment de tous les nouveaux serviteurs de la papauté, renferme un nombre impressionnant de nouvelles nominations dans les semaines qui suivent le passage de la peste à Avignon, reflet de la somme des morts.

Dans les Registres des suppliques, qui réunissent les lettres envoyées à la papauté de toute l'Europe pour solliciter la nomination à un office ecclésiastique, une croissance extraordinaire est visible en 1348, après la disparition de tant de

clercs qui ont laissé vacantes leurs charges d'abbé, de chanoine ou de curé, et qu'il a fallu remplacer. La vie et la mort s'entremêlent au long de ce registre administratif, qui rend la peste tangible par l'épaisseur du volume, comme si le document se faisait sismographe, enregistrant la secousse de la peste sans pour autant la nommer - il n'est question que de remplacer les morts, sans que la cause soit citée.

L'Église, comme toutes les autres institutions, comme l'ensemble de la société, est brutalement dépeuplée, mais de manière presque silencieuse - c'est aussi que les survivants ont autre chose à faire que commenter la catastrophe en cours. Si un tiers des cardinaux meurent à Avignon, c'est la moitié du gouvernement urbain qui disparaît à Pistoia ou à Orvieto. Partout, le prix de certains produits, comme le parchemin ou la cire, augmente brusquement : trop de testaments, de successions, d'enterrements.

Ce qui est, à notre connaissance, la plus violente crise démographique de l'histoire mondiale a contribué à l'essor de la « *religion flamboyante* », selon l'expression de Jacques Chiffolleau, caractéristique de l'Europe de la fin du Moyen Âge, avec son exacerbation rituelle et ses messes innombrables, ses flagellants et ses processions, ses danses macabres et son angoisse de la fin des temps³. L'épidémie participe ainsi pleinement aux grands bouleversements religieux à partir du XIV^e siècle.

On a également cherché des coupables, ce qui a renforcé les persécutions contre les populations juives, conduisant le pape Clément VI, dans la bulle *Quamvis perfidiam*, à protéger les Juifs et à interdire aux chrétiens de s'en prendre à eux. Cela n'empêche pas les pogroms, déclenchés par la croyance populaire en un complot de Juifs empoisonneurs des puits, de suivre la propagation de la maladie, en Provence, en Espagne, puis en Suisse ou en Allemagne. Même si elles sont encore débattues (cf. p. 66), les conséquences de la peste affectent l'économie, le manque de main-d'œuvre entraînant une hausse des salaires des artisans mais aussi, par contrecoup, une augmentation des coûts de production et une flambée des conflits sociaux opposant les travailleurs à leurs employeurs, en ville comme à la campagne.

Si la circulation des marchandises est elle aussi perturbée, surtout au moment des retours de peste localisés, dans les années 1360,

celle des hommes tend à croître car le poids des redevances seigneuriales sur les survivants s'avère parfois trop lourd à porter, ce qui peut les inciter à fuir leur village.

Il faut toutefois se garder de faire de la peste la cause unique des transformations de la fin du Moyen Age. La crise économique a précédé la peste et plonge ses racines dans un dérèglement des échanges qui a débuté dès la fin du XIII^e siècle, dans un contexte de baisse de la productivité agricole liée à l'épuisement des terres et de manque de contrôle sur les effets de la monétarisation. Les conflits armés, qui touchent en particulier les royaumes de France et d'Angleterre avec la guerre de Cent Ans qui commence, ne sont pas non plus des conséquences de la peste. Enfin, il faut évoquer le contexte environnemental qui se traduit par l'abaissement des températures moyennes de plusieurs degrés.

Une société résiliente

Face à une telle conjonction de crises, la question n'est donc pas seulement de mesurer la profondeur des bouleversements, mais aussi de comprendre la capacité de résistance de la société européenne médiévale - on peut même parler ici de « résilience », au sens le plus fort. En effet, par rapport à la force du choc démographique, les conséquences apparentes peuvent être considérées comme relativement limitées. Ainsi, au cours des dernières années, l'archéologie funéraire a montré la persistance des pratiques mortuaires d'avant la peste (*cf. p. 92*). Il n'y a pas non plus de remise en cause sérieuse de l'Église et des croyances, pas de véritable révolution dans le domaine politique ou dans l'organisation sociale. Quelles sociétés contemporaines pourraient aujourd'hui résister à la disparition de la moitié de leur population ?

S'il n'est pas facile de comprendre une telle résilience, on peut supposer que l'épisode de la peste témoigne de la force des structures de la société, en particulier l'Église, non pas comme puissance spirituelle, mais comme forme d'encadrement englobante, dont le degré de cohérence sociale est rendu apparent par l'épidémie.

La peste marque peut-être aussi le début de l'ébranlement de cette société ecclésiale et, plus largement, le moment d'une bifurcation majeure des sociétés européennes vers la modernité. A cet égard,

on pourrait aller jusqu'à dire que les deux pestes, justinienne et noire, peuvent être considérées comme des limites chronologiques possibles de la période médiévale, entre fin de l'Antiquité et début de l'Époque moderne. Alors que la société n'est apparemment pas transformée, la peste est, pour beaucoup de lettrés, une figure de la discontinuité et elle nourrit une nouvelle conception de la temporalité. Elle représente, chez Pétrarque ou Boccace, le pur événement, à la fois existentiel - elle confronte chacun et chacune à sa propre disparition - et sociologique - elle concerne tout le monde, littéralement, ce que ne cesse de répéter Pétrarque.

La peste engendre aussi un nouveau rapport à la mort et à ses représentations. Même s'ils ne sont pas une « *production de l'épidémie* », les squelettes des danses macabres donnent de la mort une image qui perdure jusqu'au Septième Sceau d'Ingmar Bergman (1957), et la Peste noire reste l'horizon indépassable des fictions de catastrophes sanitaires, jusqu'aux zombies de la série américaine *The Walking Dead*.

Enfin, la Peste noire du XIV^e siècle a pu contribuer à une mutation en profondeur du rapport de la société européenne au monde qui l'entourait. Le naturalisme, caractéristique de l'Occident moderne, qui fait de la nature un objet distinct de l'humain dans son intériorité, apparaît en Europe dans le moment qui va de la fin du Moyen Age à la révolution industrielle, c'est-à-dire au temps des pestes. On peut se demander dans quelle mesure une catastrophe de l'ampleur de la peste, qui a rompu le rapport à un monde dont on ne comprenait plus le fonctionnement ni les règles, et qui semblait devenu tout à coup à la fois étranger et hostile, a compté dans ce changement de relation avec la nature, préparant les révolutions scientifiques de l'Époque moderne.

La Peste noire, événement mondial, n'est bien sûr pas la cause unique de ces évolutions décisives. Mais elle pourrait en avoir été l'un des catalyseurs. Et les références à la peste qui se trouvent au fondement des nombreuses uchronies imaginant un monde alternatif dans lequel le continent européen serait marginalisé, depuis Silverberg jusqu'à Kim Stanley Robinson ou Harry Turtledove, sont peut-être aussi une manière d'identifier le rôle historique de la peste dans la singularisation de l'Europe à partir de la fin du Moyen Age.

Notes

1. M. Meiss, *La Peinture à Florence et à Sienne après la Peste noire. Les arts, la religion, la société au milieu du XIVe siècle*, Hazan, 2013.
2. Cf. G. Didi-Huberman, *Memorandum de la peste*, Christian Bourgois, 2006.
3. J. Chiffoleau, *La Religion flamboyante, 1320-1520*, [1984], Seuil, 2011.

L'AUTEUR

Spécialiste de l'histoire culturelle européenne de la fin du Moyen Age et directeur d'études à l'EHESS, **Étienne Anheim** a notamment publié *Le Travail de l'histoire* (Éditions de la Sorbonne, 2018) et, avec Valérie Theis et Sophie Guerrive, *A la vie, à la mort. Des rois maudits à la guerre de Cent Ans* (La Revue dessinée-La Découverte, 2019).

DANS LE TEXTE

Pétrarque : « elle a fait de nous des hommes esseulés »

Que faire maintenant, mon frère ? Voilà que nous avons déjà presque tout essayé et nous n'avons trouvé le repos nulle part. Quand l'attendre ? Où le chercher ? Le temps, comme on dit, a glissé entre nos doigts ; nos anciennes espérances ont été ensevelies avec nos amis. L'année 1348 a fait de nous des hommes esseulés et faibles ; elle nous a enlevé des choses que ni l'océan Indien, ni la mer Caspienne ou la mer de Carpathos ne peuvent nous rendre : ces dernières pertes sont irréparables ; tout ce que la mort inflige est une blessure incurable."

Pétrarque, *Lettres familières*, I, 1, [v. 1348-1366], trad. d'A. Longpré, Les Belles Lettres, 2002.

DANS LE TEXTE

Boccace : « toutes les tombes étaient pleines »

La terre sainte ne suffisant plus à cette grande multitude de cadavres étalée aux yeux de tous, que les porteurs faisaient converger vers chaque église, chaque jour et presque à chaque heure (surtout s'il eût fallu donner à chacun, selon l'ancien usage, un lieu de sépulture qui lui fût propre), on creusait dans les cimetières des églises - toutes les tombes étant pleines - de très

grandes fosses dans lesquelles on mettait les nouveaux arrivants par centaines : et, entassés là comme les marchandises qu'on empile dans les navires, ils étaient recouverts d'un peu de terre, jusqu'à ce qu'on parvînt en haut de la fosse."

Boccace, *Décaméron*, [1349-1353], Christian Bec (dir.), Le Livre de poche, 1994, pp. 44-45.

LES JUIFS, BOUCS ÉMISSAIRES

Cette miniature illustre la Chronique de l'abbé Gilles Le Muisit qui relate la peste depuis Tournai, où elle sévit à partir d'août 1349. En Flandre, à Louvain comme à Anvers, mais aussi en Provence et dans la péninsule Ibérique, des Juifs furent brûlés vifs, massacrés, expulsés ou emprisonnés, accusés de répandre la maladie en empoisonnant les puits. Le phénomène est massif. Sur les 325 villes du Saint Empire romain germanique où une communauté juive est attestée, on conserve la trace de 235 pogroms - soit 72 % de cités touchées. Parfois, la peste n'est pas encore arrivée en ville que les persécutions commencent déjà, préventivement.

Faut-il incriminer l'archaïsme d'un préjugé populaire ou la fatalité d'un antijudaïsme inhérent aux sociétés chrétiennes ? Les études récentes suggèrent une lecture plus politique de ces massacres : ainsi du bûcher de la saint Valentin à Strasbourg (14 février 1349) où périrent peut-être 900 Juifs, massacre méthodiquement encadré par les pouvoirs urbains. C'est aussi le cas de l'attaque coordonnée du quartier juif de la cité catalane de Tàrraga à l'été 1348, attestée à la fois par les archives de la couronne d'Aragon, qui tente de s'opposer à ce qu'elle considère comme une sédition, des sources juives (la chronique de Joseph Ha-Cohen) et l'archéologie funéraire. Reconstituant les blessures infligées aux victimes inhumées dans le cimetière juif, cette dernière témoigne d'une violence indifférenciée, visant la destruction totale de la communauté.

P. B.

DANSE MACABRE : LA FARANDOLE DES SQUELETTES

La danse macabre est un thème iconographique essentiel de la fin de l'époque médiévale. Elle marque l'aboutissement d'une transformation profonde du rapport à la mort au sein des sociétés européennes, qui débute bien avant la peste. Il faut cependant

rappeler que l'articulation entre le monde des vivants et celui des morts est au coeur des préoccupations de l'Église du Moyen Âge dès le Xe-XIIe siècle, comme le montrent l'importance nouvelle du cimetière, au coeur de la communauté, et l'essor des suffrages pour les morts encouragé par le monachisme clunisien. C'est dans ce contexte qu'il faut aussi replacer « *la naissance du purgatoire* » : Jacques Le Goff a montré comment, au XIIe siècle, il a offert une perspective spirituelle aux chrétiens, leurs péchés pouvant être rachetés et leur âme, sauvée. Le christianisme médiéval est ainsi traversé par une dialectique entre l'angoisse de la mort et sa domestication.

Naissance de la faucheuse

C'est à la fin du XIIe siècle, dans son célèbre poème *Les Vers de la mort*, écrit en langue vernaculaire, que le cistercien Hélinand de Froidmont fait pour la première fois de la mort un personnage animé, qui converse avec les vivants. Cette incarnation annonce l'essor du macabre au sein de la religiosité médiévale bien avant la grande épidémie. On en trouve une illustration dans la représentation des « *trois morts et des trois vifs* » (Atri). Mais, à la veille de la Grande Peste, la Mort est encore souvent représentée sous les traits d'une femme, jeune ou vieille, aux longs cheveux, parfois ailée, qui emporte les vivants, comme sur la fresque du Triomphe de la Mort de Pise peinte par Buffalmacco dans les années 1350.

Même si les années de peste nous ont livré fort peu d'images, l'épidémie, liée à un contexte de guerre et de crise religieuse profonde, marque un tournant dans la représentation de la mort. C'est alors qu'elle prend la forme - devenue familière dans l'Occident moderne - du squelette. En témoignent les célèbres Triomphes de la Mort de Palerme ou de Clusone, en Italie. Souvent liée à l'épidémie mais postérieure de trois quarts de siècle, apparaît au XVe siècle la danse macabre, qui représente la Mort entraînant avec elle dans un cortège festif des vivants identifiés par leurs vêtements à des types sociaux. La fresque la plus ancienne fut peinte, en 1424, dans le cimetière parisien des Saints-Innocents. Détruite à la fin du XVIIe siècle, elle est cependant connue grâce à des impressions réalisées à partir d'une gravure sur bois de 1485.

Présente dans l'ensemble de l'Europe, la danse macabre manifeste, face à une mort devenue omniprésente depuis la peste, frappant aussi bien les riches que les pauvres, les clercs que les laïcs, l'angoisse collective qui étreint l'automne du Moyen Age.

É. A.